



POWER LUNCH AND THE CITY

À MANHATTAN,
LES **BUSINESSWOMEN**
NE ZAPPERAIENT POUR RIEN
AU MONDE CES DÉJEUNERS
STRATÉGIQUES OÙ ELLES
SE RETROUVENT ENTRE ELLES
ET ALIMENTENT LEURS RÉSEAUX.
NOUS LES AVONS SUIVIES LÀ
OÙ IL FAUT **VOIR ET ÊTRE VU.**

PAR SIXTINE LÉON-DUFOUR, À NEW YORK

LA SALLE EST IMMENSE, LA DÉCORATION, SOPHISTIQUÉE. Et comme dans tout bon restaurant new-yorkais qui se respecte, le brouhaha est à son maximum à cette heure du déjeuner, une petite centaine de tables presque totalement occupées. « Pour moi, ce moment du déjeuner est une occasion de faire avancer ma carrière, déclare sans sourciller Paulina, la trentaine cintrée dans une robe mi-cuir, mi-laine. Et ABC Kitchen se révèle l'un des meilleurs endroits pour cela. »

En quelques mois, ce restaurant du quartier du Flatiron est devenu incontournable : « ... the crown jewel of the female power-lunch scene » (« le joyau de la couronne de la scène féminine du power lunch »), assurait récemment le « New York Times » dans un article qui a enflammé la Toile. « Power lunch » ? L'expression sonne étrangement. Un esprit tricolore parlerait de déjeuner d'affaires, mais un power lunch ? Et pourtant,

PHOTO JESSICA CRAIG-MARTIN/TRUNK ARCHIVE/PHOTSENSE

aux États-Unis, il s'agit d'un sport national, dont les New-Yorkais seraient médaillés d'or.

Dans une ville qui vit à trois cents à l'heure, où l'argent règne en maître, où toute relation est considérée comme « monétisable », un simple déjeuner se doit forcément d'être rentable, autrement dit d'apporter un plus qui conjuguera pouvoir, influence et argent. Si un déjeuner n'a pas de visées professionnelles, autant avaler son sandwich seul face à son ordinateur...

UN IMPÉRATIF PROFESSIONNEL

« En France, l'essence même d'un déjeuner, c'est de faire une pause, décrypte Haideh Hirmand, l'une des chirurgiennes esthétiques les plus en vue de Manhattan, qui connaît bien l'Hexagone pour y avoir étudié. Chez nous, c'est tout le contraire. Chaque minute doit être utilisée pour progresser professionnellement, y compris la pause de midi. » Le power lunch est donc une affaire si sérieuse outre-Atlantique qu'une expo lui a été consacrée, à la New York Public Library en 2012. On y apprend que le premier « women's power lunch » date de 1868, quand l'éditrice et journaliste Jane Cunningham Croly s'imposa au mythique Delmonico's, restaurant chicissime qui jusque-là refusait de servir les femmes non escortées d'hommes. « Se retrouver autour d'un déjeuner a depuis longtemps été le moyen pour les New-Yorkais de bâtir leurs réseaux, d'appréhender la concurrence et de mesurer combien ils étaient (ou non) invités au festin dans cette jungle chaotique », souligne la commissaire de l'exposition, Rebecca Federman.

Paris et d'autres capitales ont, bien sûr, ce cérémonial du déjeuner d'affaires ou des endroits où il faut être vu. Sauf qu'à New York cultiver ses réseaux et, partant, son pouvoir se conjugue à tous les temps. Tout le temps. Et de façon très transparente. Une pause-café s'appelle un « network break ». Un power lunch est un impératif professionnel. « Cela permet d'accroître le nombre de vos relations, de vos possibilités de faire des affaires et, in fine, de gagner plus d'argent, explique sans cynisme aucun David Patrick Columbia, cofondateur du site Newyorksocialdiary.com, qui passe en revue la vie et les potins des socialites new-yorkaises. La notion d'opportunisme dans son acception négative n'existe pas ici. Si vous vous mettez en avant et que vous vous enrichissez, tant mieux ! Car tout le monde, du chauffeur de taxi au serveur, en retirera un bénéfice. »

Pendant longtemps, à Manhattan, l'expression « ladies who lunch » désignait, avec une pointe de mépris, de riches et oisives rombières qui se retrouvaient autour d'une demi-feuille de salade. Les choses ont changé. « Au

cours des quinze dernières années, toute une génération de businesswomen a émergé, occupant souvent des postes clés, à l'instar de Sheryl Sandberg (Facebook), Marissa Mayer (Yahoo!) ou Angela Ahrendts (Apple), adeptes du power lunch. Tout sauf un gentil rassemblement de dames patronnesses ! » commente dans un rire Haideh Hirmand, qui compte parmi les convives du Cosmo 100, the place to be que ne manquent jamais Sarah Jessica Parker ou Diane Von Furstenberg. Ce déjeuner de femmes exclusivement, sous l'égide du magazine « Cosmopolitan », rassemble, une fois par an, la fine fleur de l'élite business et politique, juste pour le seul plaisir d'échanger... et de se montrer. Exit le très formel steakhouse, à mi-chemin entre levée de fonds et réseautage. Les rendez-vous du midi dans des lieux mieux que branchés se multiplient. Les femmes adorent. De l'Annual Power Lunch for Women – qui cette année accueillait Cécilia Attias – au Working Women's Luncheon de la chaîne CBS – lequel, transposé en France, serait un peu comme si Mélissa Theuriau, Marie Drucker et Claire Chazal vous demandaient ▶

LES TABLES EN VUE... MIDTOWN

■ **THE FOUR SEASONS.** L'archétype du power lunch depuis cinquante ans. Célébrités et magnats des affaires s'y retrouvent : de Diane Von Furstenberg à Martha Stewart, de Madonna au dalaï-lama ou Henry Kissinger, la liste est impressionnante. 99 East 52nd Street.

■ **MICHAEL'S.** L'autre lieu incontournable de Manhattan, en particulier dans l'univers des médias et du cinéma. Spectacle assuré. Tina Brown, Anna Wintour, Bill Clinton, Caroline Kennedy, Sarah Jessica Parker figurent parmi les habitués. 24 West 55th Street.

■ **21 CLUB.** Un des « speakeasy » (bars clandestins durant la prohibition) les plus connus. Un classique dans le monde politique : les conseillers de la Maison-Blanche en déplacement, Chelsea Clinton... L'endroit est si populaire depuis les années 1930 que la maison propose une carte des célébrités qui y sont venues. 21 West 52nd Street.

■ **NOBU FIFTY SEVEN.** Le japonais des A-lists, magnats des affaires, entrepreneurs ou célébrités tels que Blake Lively ou Michael Bloomberg... 40 West 57th Street.

■ **ASIATE AU MANDARIN ORIENTAL.** L'une des plus belles vues sur le parc, l'une des tables les plus courues du monde des affaires. En particulier dans l'univers audiovisuel (TimeWarner et Hearst ont leur siège à côté). 80 Columbus Circle.



Voir et être vu est le premier des commandements du power lunch, mais pas le seul. Ainsi, il est plus que normal de se lever toutes les cinq minutes pour aller saluer une connaissance. Il faut envoyer un e-mail dans les heures qui suivent...

Si baroque ou barbare soit-elle pour des Français, cette institution a le mérite d'avoir une finalité – fluidifier l'économie – et de fonctionner selon des codes limpides. « Il ne s'agit que de business. Même l'amitié, finalement, est aussi du business », assure David Patrick Columbia, l'échotier des rich and famous. Pourquoi tout ramener à des considérations si triviales ? Probablement parce que aux États-Unis il y a peu,

voire pas d'amortisseurs sociaux. Ne pas travailler signifie ne pas gagner d'argent. Du tout. Et donc prendre le risque de dégringoler, voire de tout perdre. Cultiver ses réseaux, être influent, faire des affaires, cela relève finalement inconsciemment d'une seule obsession : la survie dans cette ville... ■

de concert (et moyennant finances) : « Tiens, si on se faisait un déjeuner de copines ? » – , rares sont les jours à Manhattan sans un événement de ce type.

Loin, très loin de l'image du banquier un peu content de lui, engoncé dans un costume sombre, les New-Yorkaises qui « power lunchent » ont entre 25 et 50 ans, travaillent dans les médias, l'industrie du cinéma, la mode, les nouvelles technologies ou des think tanks. « Leurs déjeuners sont dédiés aux affaires, et les lieux qu'elles choisissent pour développer leurs réseaux ou conclure des accords sont le reflet de leur stratégie professionnelle », explique Agathe Lerolle, new-yorkaise depuis quinze ans, à la tête de Sur Mesure Executive Search, un cabinet de recrutement dans le luxe.

LA GÉOGRAPHIE DU POUVOIR

Les power lunches ont une géographie subtile. « L'endroit que vous choisissez doit être en adéquation avec l'image de votre entreprise, un peu comme des chaussures révèlent votre personnalité (sic) », poursuit Paulina. Longtemps, Four Seasons (rien à voir avec l'hôtel) et Michael's, situés Midtown, ont symbolisé les tables du pouvoir. Un concentré d'argent, de réseaux, de raffinement stylistique, voire de spiritualité, où, de Madonna à Steve Jobs, en passant par les Clinton ou le dalaï-lama, il fallait être vu. Désormais, Downtown a aussi ses lieux incontournables. Plus féminins et plus nouvelle économie. Buvette, The Smile, Lure Fishbar sont autant de lieux qui, bien qu'étant situés dans des quartiers dédiés à la mode tels que West Village, SoHo ou NoLiTa, sont devenus des temples des affaires (voir l'encadré). « Vous verrez plus de têtes connues chez Michael's, résume un entrepreneur. Mais chez Lure, vous croiserez les personnes qu'il faudra vraiment connaître dans cinq ans. »

LES TABLES EN VUE... DOWNTOWN

- **ABC KITCHEN.** Le restaurant du magasin de décoration éponyme, temple du bio et du local, plébiscité par Katie Holmes, Katy Perry, Deepak Chopra ou encore Kanye West. 35 East 18th Street.
- **LURE FISHBAR.** En plein SoHo, ce restaurant de poissons est le point de rencontre des médias version 3.0. On y voit Ken Lerer, cofondateur du « Huffington Post », Tina Brown, les salariés de Gawker Media, mais aussi Heidi Klum ou Beyoncé. 142 Mercer Street.
- **BUVETTE.** La plus française des gastrothèques (sa petite sœur a ouvert à Paris), repaire d'une faune très féminine issue des milieux de l'art, de l'édition ou du cinéma. Sofia Coppola y a ses habitudes. 42 Grove Street.
- **THE SMILE.** Dans East Village, le rendez-vous des modeux. On y croise régulièrement les stylistes de chez Ann Taylor ou Laura Michalchyshyn, la patronne de Sundance Productions. 26 Bond Street.
- **ROSEMARY'S.** Dans West Village, un italien où l'on vient pour déguster les produits qui poussent... sur le toit. Avec le petit monde des arts ou de la photo, on y salue Chloë Sevigny et Lena Dunham. 18 Greenwich Avenue.